

## Le devenir capitaliste et sa critique : recherche organisation désespérément

*Rodolphe Durand*

*Professeur à HEC / Visiting Scholar Harvard Business School*

Ce court essai présente une lecture commentée de *Capitalisme et schizophrénie : l'anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari (ci-après D&G) publiée en 1972. Dans une première partie, trois principaux éléments de l'analyse de D&G sont mis en perspective : la théorie de l'individu (désirant), l'abstraction du capital (en tant que « corps plein sans organe ») et l'axiomatique de l'activité économique (code et surcode). Dans un second temps, dix remarques sont apportées qui questionnent fondamentalement le devenir capitaliste et le devenir de la critique capitaliste à partir des trois éléments fondamentaux de l'analyse de D&G – comme de nombreuses autres de Marcuse (1963), Baudrillard (1970) ou Bourdieu (1979). L'essai propose donc de considérer une pensée des organisations du capitalisme de façon plus systématique pour éviter les impasses – au sens d'oublis et peut-être aussi de culs-de-sacs – des analyses critiques traditionnelles.

### Capitalisme et schizophrénie – Éléments de base

Pour D&G, tout est production. La production se produit elle-même, elle produit des enregistrements et des consommations. Le processus capitaliste est donc fait de la matière même de cette production produisante de produits, d'enregistrements et de consommation. Pour D&G, ce monde est composé de machines désirantes, qui effectuent en permanence des opérations de production de diverses sortes, sur un fond commun duquel l'individu ne se départit pas. Ce fond commun, ils le nomment le « corps plein sans organe ».

#### *Modes de production et de coupures*

Dans cette vision du capitalisme, tout est imbrication de machines productrices et désirantes. Le système capitaliste est un système aux parties emboîtées dont le régime de fonctionnement est l'accouplement ou la césure. Un objet dans cet ordre fonctionnel est un prélèvement sur un flux continué (comme l'on prendrait une boîte de conserve sur une chaîne de production). Symétriquement, tout flux (notamment de production) contient en lui la césure, c'est-à-dire ce prélèvement (le produit, le salaire, l'impôt).

Les machines sont des systèmes de coupures de flux. Elles portent en elles des codes qui forment des zones de langage. Selon D&G, il existe ainsi trois modes de coupures pour les machines désirantes qui disposent chacun d'une énergie particulière : le mode qui renvoie à la synthèse connective et mobilise la libido comme énergie de prélèvement ; le mode qui renvoie à la synthèse disjonctive et utilise le désir d'enregistrement comme énergie de détachement ; et le mode qui renvoie à la

synthèse conjonctive et dispose de la consommation (*voluptas*) comme énergie résiduelle.

Par ces trois modes, le procès de la production désirante est à la fois production de production, production d'enregistrement, et production de consommation. En opposition à ce couplage continué et fertile des machines désirantes et productives se dresse la figure principielle du « corps plein sans organe ». Pourquoi ce nom, parce qu'il s'agit d'un corps qui ne peut être coupé, ouvert, ou détruit. Il est plein mais d'une manière propre à lui. Il est sans organe car il ne peut être ni analysé ni réparé. Cette catégorie représente ce qui est improductif, stérile, inengendré, inconsommable. Cette figure mythique du fonctionnement capitaliste constitue l'arrière-fond du système de production, sa doublure, sa toile de fond. Aussi le système de production contient et reproduit par son action même le corps plein sans organe.

#### *Individu : sortir de l'Œdipe et penser la césure*

À partir de ces éléments, D&G s'efforcent de sortir de la toute-puissante représentation de la figure œdipienne de l'explication analytique. Passant en revue de nombreuses thématiques (historiques, ethnologiques, sociales), D&G s'efforcent de montrer que l'Œdipe ne peut tout expliquer, qu'il est une construction historique métaphorique dont l'utilité a été exagérée. C'est dans les machines et la production désirantes que gît la source même du trouble vécu par les individus, et non dans la fiction du triptyque familial qui aplatit tout.

En tant que personnes privées, nous ne sommes plus que les images de nos personnes sociales, elles-mêmes images produites par le système capitaliste. Dans ce jeu de miroir déterminé, la triade père-mère-enfant a été déclinée à toutes les sauces, commune à chacun, applicable à tous. L'individu est au cœur du système capitaliste, qui diffracte ses axiomes et règles d'oppression jusqu'à ce qu'au centre du pliage se trouve, niché dans la position fœtale, le petit moi de chacun, qui crie papa-maman comme l'oisillon fait cui-cui. Étendre l'Œdipe, et les représentations maternelles et paternelles qui vont avec, aux grands hommes et à la foule, focaliser l'attention sur le refoulé de l'inceste œdipien, c'est omettre des pans entiers de la puissance désirante des machines de tous ordres qui scandent et obturent les champs du désir et de l'action humaine. Le refoulé porterait sur toute production qui échappe au codage social, qui est source de déviance de la norme, qui est en l'état non enregistrable car inédit, et par conséquent indigeste, inconsommable. Œdipe introduit un surcodage – un sous-titrage – qui fait perdre le fil du désir, du message, de l'action. De même, d'après D&G, l'inconscient en lui-même ne veut rien dire ; il génère des machines désirantes qui peuvent être récupérées dans les filets d'une analyse ne portant pas sur la psyché (l'âme) mais sur le schizo (la fente, la césure) : la schizo-analyse. « *L'inconscient ne dit rien, il machine* » (p. 213).

D&G cherchent par conséquent à abstraire le triptyque sexué « moi-papa-maman » de l'analyse psychanalytique du système capitaliste proposée entre autres par Marcuse. Ils trouvent en le schizophrène le représentant extrême de l'humain, un individu sans plus de repères ni de codes, désocialisé mais désirant. « *Notre société produit des schizos comme du shampoing Dop ou des autos Renault* » (D&G, p. 292). Tandis que l'Œdipe est la limite extérieure du capitalisme qu'il a intériorisé, la schizophrénie est cette limite extérieure extériorisée, la promenade au grand jour du désir à vau-l'eau. Au travers du schizophrène, D&G trouvent un porte-parole d'une nature différente du psychotique, pour qui le complexe d'Œdipe est un simplexe réducteur. Œdipe est la plume intime, la photo dans le portefeuille, le plus petit commun multiple qui retrace au cordeau le territoire privé de chacun et lui donne un

certain sens. La schizophrénie est la véritable limite extérieure du capitalisme, que le capitalisme tolère et cantonne, au cours de son déplacement propre vers l'appropriation de valeur. Le schizophrène s'exprime dans des asiles, des performances, et des musées. Mais il échappe en quelque sorte à la valorisation. Dans ce travail de régulation de la schizophrénie, de son axiomatisation, le capitalisme se différencie de la schizophrénie, s'en écarte comme cherchant à repousser l'image de sa propre mort.

*Machine sociale, surcode étatique, et avènement du capitalisme*

La sexualité condense l'énergie libidinale génératrice d'objets, en rapport avec le corps plein sans organe avec lequel ils correspondent sous forme de codes enregistrés ou inédits. Elle associe du plaisir ou non à ces rapports de relation et de coupure sous la forme de consommation voluptueuse. Les investissements individuels, sous-tendus par la puissance sexuelle, prennent forme et sens de machines codantes par rapport à un environnement social et culturel déjà là. Mais les machines désirantes ainsi fondées emballent et s'emballent jusqu'à déplacer les limites et les codes du champ social. L'éruption d'objets cristallisant des groupes sociaux n'est ainsi point une conséquence d'une activité économique mais la cause même de l'évolution économique et sociale. Les machines sociales émergent de l'activité souterraine et continuée de la production des machines désirantes, production de production (objet), d'enregistrement (code), et de consommation (plaisir).

Cette possibilité générative de formes et de machines sociales ouvre la voie à l'appropriation despotique, à savoir à l'accaparement du pouvoir par un seul. S'ensuit la constitution d'un état, machine qui impose un code tout droit sorti du corps et de la tête du despote, machiné, ouvré, reproduit, et transmis par d'autres dans une cascade désirante et répressive jusqu'au dernier *peon* de la cité. Cette sur-inscription d'un code est nommée surcodage qui lutte continûment contre les efforts de décodage qui dénoncent ou exploitent sa puissance totalisante, amoral, ou expropriatrice.

C'est avec l'avènement du capitalisme que le décodage des flux triomphe, contre lequel la puissance despotique doit en partie s'effacer. L'état despotique se dissout par absorption de l'économie dans sa structure même ouvrant sans cesse plus grandes les portes d'une déterritorialisation systématique, effrénée. Que sont ces flux déterritorialisés : les transferts de propriété au travers des héritages et des échanges, les flux d'argent et de produits qui voyagent, les migrations de travailleurs en mal d'ailleurs. La conjonction de ces flux désordonnés et pourtant ordonnés décode tous les flux, des généraux aux plus fins, et déterritorialise les machines et les hommes. Le capitalisme, c'est la « *conjonction des flux déterritorialisés* » :

C'est la singularité de cette conjonction qui fait l'universalité du capitalisme. En simplifiant beaucoup, nous pouvons dire que la machine territoriale sauvage partait des connexions de production, et que la machine despotique barbare se fondait sur les disjonctions d'inscription à partir de l'éminente unité. Mais la machine capitaliste, la civilisée, va d'abord s'établir sur la conjonction. Alors la conjonction ne désigne plus seulement des restes qui échapperaient au codage, ni des consommations-consumations comme dans les fêtes primitives, ou même le « maximum de consommation » dans le luxe du despote et de ses agents. Quand la conjonction passe au premier rang dans la machine sociale, il apparaît au contraire qu'elle cesse d'être liée à la jouissance comme à l'excès de consommation d'une classe, qu'elle fait du luxe même un moyen d'investissement, et rabat tous les flux décodés sur la production, dans un « produire pour produire » qui retrouve les connexions

primitives du travail à la condition, à la seule condition de les rattacher au capital comme au nouveau corps plein déterritorialisé, le vrai consommateur d'où elles semblent émaner. (Deleuze & Guattari, 1972, p. 266)

Alors s'ouvre selon D&G l'âge capitaliste, l'âge du cynisme et de l'accumulation du capital, fondé sur une analyse d'extorsion de richesse des possédants. La création de valeur devient sa propre fin et se médiatise sous la forme de l'intérêt de la dette ou de la plus-value. Le capital s'approprie et médiatise le capital financier et le capital marchand. Grâce à l'argent, qui permet d'abstraire toute production jusqu'à la rendre comptable, énumérable en code monétisé, le capital coupe et décode les flux, et nourrit et génère d'autres flux. Il devient le corps plein qui connecte, disjoncte et « conjoncte » les productions, les enregistrements, et les consommations.

#### *Axiomatisation capitaliste*

Le capital dans cette économie pompe le travail vivant et le tue. Le salaire est une coupure-prélèvement sur un flux de consommation. La plus-value une coupure-détachement réarticulable sous forme de codes intelligibles, propositions d'investissement. La déterritorialisation des flux produit une concentration des capitaux et du pouvoir, des centres prospères et des périphéries souffrantes, dans un bouclage fractal terrifiant. L'innovation technologique de rupture apparaît en ce sens comme une nouvelle coupure des flux de production et de codes, à la condition que le capital y trouve son compte, que la machine sociale accepte l'innovation.

Le capital devient le corps plein sans organe. Alors que le corps plein était la terre dans les sociétés primitives ou le chef suprême dans les sociétés despotiques, le capital-argent remplit cette fonction. Il n'y a plus de code extra-économique mais tout l'économique est imprégné de ce corps plein anti-productif. Tout et chaque chose peut être ramené(e) à ce corps plein, coupé(e) et scindé(e) de multiples fois, décodé(e) au maximum jusqu'à repousser la limite interne du capitalisme : la schizophrénie, c'est-à-dire le décodage absolu des flux. Le capitalisme, comme la schizophrénie, repose sur le couplage-découplage des coupures-flux. Mais le capitalisme s'érige en penseur, parvient à axiomatiser sa propre dérive tandis que la schizophrénie est laissée à l'air libre de la divagation. Cette axiomatisation est un recodage. « *Le capitalisme définit un champ d'immanence, et ne cesse de remplir ce champ* » (p. 298). Il développe une axiomatique qui lui est propre, et toujours renouvelée, qui soutient le mouvement d'une « privatisation » du public, caractérisée par l'absence de mémoire collective et la perte des croyances. Le lien social est dépassé par le fonctionnement machinique des machines techniques à côté desquelles les hommes se tiennent. Pour maintenir ces morceaux sur la toile sociale, l'État opère et régule ; en un mot, il sert la puissance économique.

Le capitalisme se développe ainsi, par progrès du décodage et de la déterritorialisation, repoussant sa limite externe mais trébuchant de place en place sa limite interne, un capital en quête de profit. L'histoire capitaliste aboutit à une transformation fondamentale de la nature de la domination. L'avènement de la bourgeoisie comme classe occupant l'espace de décision étatico-économique instaure un assujettissement sans précédent : « *il n'y a même plus de maître, seuls maintenant des esclaves commandent aux esclaves* » (D&G, p. 302). Le bourgeois, bête de reproduction du capital. De telle sorte que la différence entre les travailleurs et les bourgeois ne se situe même pas tellement au niveau des revenus retirés de leur travail respectif, plus-value pour l'un et salaire pour l'autre, mais plutôt au niveau de ceux qui s'accouplent à la machine technique et sociale et les autres qui désirent et n'acceptent pas l'axiomatique capitaliste.

## Au centre du devenir capitaliste, les organisations

Les trois éléments constitutifs originaux de *Capitalisme et schizophrénie* sont la pensée renouvelée de la psyché humaine, l'abstraction du corps sans organe qui soutient les mécanismes explicatifs de l'émergence des structures étatiques et productives, et la puissance axiomatique du capitalisme. Ces éléments sont constitutifs de nombreuses critiques du capitalisme de masse – depuis Marcuse (1963), Baudrillard (1970), ou Bourdieu (1979) – comme du capitalisme financier aujourd'hui : une conception essentialiste de l'individu (aliéné, désirant, rationnel, prédéterminé, ...), une abstraction totalisatrice (Eros, le capital, le travail, la structure sociale, ...) et un langage qui catégorise et classe (la domination, la performance, la différenciation, la distinction, ...). Je formule ci-dessous quelques remarques adressées principalement à l'articulation des idées de *Capitalisme et schizophrénie*, mais qui, en des proportions variables, pourraient s'appliquer plus largement aux critiques du capitalisme qui répondent à des structures argumentatives similaires.

Le point de départ de ces remarques est l'absence criante des organisations du capitalisme dans les exposés critiques du capitalisme. Certes l'État est bien là, Léviathan dévoreur ou Providence protectrice ; les capitalistes sont là aussi, et les individus producteurs-consommateurs aussi. Mais guère les entreprises, les agences de notation, les médias, les ONG, voire les banques. Or comment penser le capitalisme sans en penser les rouages et les acteurs ? Les organisations sont :

Les ensembles sociaux qui contrôlent des ressources, poursuivent des objectifs, établissent des relations d'échange ou des liens avec d'autres entités sociales et politiques, et développent des stratégies pour atteindre ces objectifs. (Durand, 2006, p. 13 ; Durand & Vergne, 2010, p. 68-69)

Ces organisations poursuivent des objectifs en lien avec les intérêts de leurs actionnaires ou de leurs sociétaires, ou d'autres agents sans voix – les animaux, la nature, etc. C'est à partir de ce constat surprenant, l'absence des entreprises et des organisations en tous genres, que découle ma deuxième remarque.

Quel est l'avenir du capitalisme dans ce genre d'analyse ? Sous son côté séducteur et donc implacable, quelles sont les possibilités d'explication des chemins pris par tel type de société capitaliste ou tel autre ? Quelle capacité à prévoir l'avènement des techniques de communication, des nouvelles formes de mobilisation, des différents types d'appartenance organisationnelle qui caractérisent le capitalisme post-crise du XXI<sup>e</sup> siècle ? Le corps plein sans organe, capital errant en quête d'opportunités de codage (d'investissement), de territorialisation de nouveaux espaces (l'ADN, les fonds sous-marins, l'espace...) ne se répand-il que par accroissement de sa masse en vidant de leur substance les lieux et les hommes ? N'y a-t-il donc d'autres trajectoires que celles de la privatisation continuée, scandée par les césures (prises d'intérêts, dividendes, et bonus en tous genres) ?

L'une des forces de l'analyse de D&G est le lien entre l'analyse psychique individuelle, les machines sociales, étatiques, et productives, et l'axiomatisation capitaliste. Malgré tout, l'absence des organisations du capitalisme pose une série de questions supplémentaires. La troisième remarque est qu'aujourd'hui plus qu'il y a cinquante ans, l'individu est éclaté, multi-facettes : salarié, membre associatif, aficionado, imbriqué dans ses réseaux familiaux, éducatifs, sociaux, virtuels. Local et mondial. Réformiste et conservateur. Dès lors, au vu de ses appartenances organisationnelles multiples et variées au cours de sa vie, quelle est la nécessité d'une pensée de l'individu désirant comme élément de base du système capitaliste dans son entier ? Ou plutôt, sans nier l'assise fondamentale que le désir occupe dans la psyché et l'activité humaine, ne doit-on pas en amoindrir les effets pertinents pour la

compréhension de l'évolution sociale et économique ? L'Œdipe est aujourd'hui plus efficace qu'hier car il est devenu performatif de et par lui-même. La schizo-analyse, coupure continuée, n'a pas fait florès quant à elle. Cela dit, a-t-on besoin de généraliser des structures psychiques propres à tout humain pour comprendre l'évolution économique ? Je ne le pense pas (Durand, 2000, p. 252 ; Durand, 2006, p. 146). Il me semble que le primat doit être donné aux organisations auxquelles appartient ou s'attache l'individu. Le changement économique découle des ressources et aptitudes organisationnelles plus que des capacités et des motivations individuelles (Durand, 2000 ; Durand, 2006).

Il s'ensuit – quatrième remarque – que ce qu'il nous faut penser ce n'est pas tant le désir désirant et machinant que l'organisation des désirs. L'association humaine, avec ou sans cadre légal – loi 1901 ou holding financière – est une caractéristique plus explicative du présent et de l'avenir capitaliste que la compréhension intime des motivations individuelles ou la supposition d'un fonds commun de placement (*sic* pour corps plein sans organe) de ces désirs. Le corps plein sans organe est une abstraction trop abstraite pour être opératoire. Ce que je pense, c'est qu'il faut l'affubler d'organisations diverses et variées, contextuellement déterminées pour rendre l'analyse contemporaine du capitalisme plus en prise avec la réalité vécue.

Une cinquième remarque porte donc sur la déconnexion relative entre le modèle descriptif et explicatif proposé par D&G et la réalité observable du développement capitaliste contemporain – le positif, ce qui est observable. Le capitalisme ne se développe partout nullement de façon similaire, et les liens entre désir et exercice du pouvoir sont grandement contextuels. Capitalisme et libéralisme ne sont pas synonymes. Totalitarisme de parti et capitalisme sont compatibles (par exemple en Chine). Il y a donc une variété de capitalisme qui, si elle ne réfute pas l'analyse de D&G, commande de la compléter. Mais la compléter revient sans doute à en affaiblir la portée, à entrer dans le corps sans organe pour y détailler une certaine organisation.

Sixième remarque : l'abstraction du corps sans organe – dont la nature change au cours des âges de la domination économique et politique pour culminer actuellement en tant que capital – ne permet pas d'en découdre avec la réalité des argents. L'argent n'est pas un, il est multiple. Certes, il se compose, se combine, s'échange et se convertit mais il n'a pas la même réalité sociale et psychologique pour chacun et en tous lieux. La structure de répartition des richesses varie de continent en continent, et au sein des continents de pays en pays. Il y a une organisation de la richesse nationale et internationale dont l'abstraction du corps sans organe ne rend pas compte.

Ma septième remarque est logique. Le corps sans organe dans sa totalité et sa présence constante quoique non directement productive n'a pas de prise. C'est sa force mais sa faiblesse analytique. Il est toujours là mais pas vraiment observable, massif mais insaisissable. Pour comprendre les changements structurels de la production capitaliste, il faut entrer dans les détails concrets des logiques du corps plein sans organe. Pénétrer les raisons d'agir des organisations pourvoyeuses de fonds et de celles qui y font appel. Comprendre, par exemple, que l'argent public du Centre National du Cinéma et de l'Image Animée (CNC) n'obéit pas à la même logique que celui privé des Soficas et qu'il s'ensuit des conséquences sur le type de culture produite (Durand & Jourdan, 2012). Qu'il y a donc bien un capitalisme culturel propre à Hollywood, à Cinecittà, à Bollywood, ou à Paris – fondé sur des règles de propriétés, de production, et de diffusion particulières. Et même si des logiques communes sont identifiables de lieu en lieu – logique de marché financier, logique



de profession, logique de bien public, etc. –, elles sont portées et incarnées différemment ici et là, hier et aujourd’hui.

De même, huitième remarque, l’analyse « schizophrénique » retombe toujours sur ses pattes. Le schizophrène est un fourre-tout commode, un système à lui tout seul, holiste et tautologique, inassimilable et improductif. Le schizophrène comme limite externe du capitalisme, impossible à intégrer, à coder, à valoriser, produisant son propre langage sans valeur économique est certes un jalon intéressant pour penser *a negativo* le capitalisme. Mais cette figure est moins menaçante et effective que ne le disent D&G. Et en se centrant sur ce caractère impossible, D&G ne semblent pas donner toute sa place à des formes organisées de contestation aux franges du système État-machines désirantes et productives. Or, la contestation des modes d’appropriation par les machines productives et codantes (les États, les entreprises) ne passe pas par l’aigreur et le ressentiment individuel, la frustration du désir, la non consommation. Elle passe elle-même par des organisations : les professions, les syndicats, les associations depuis l’intérieur du territoire, des organisations internationales établies et reconnues (Greenpeace, Human Watch, la Croix Rouge...) ou des organisations contestataires porteuses d’une cause publique – que nous avons appelées les organisations pirates (Durand & Vergne, 2010).

De telle sorte que l’axiomatique capitaliste – neuvième remarque – est en flux constant, et qu’elle doit faire sienne des portions de codes qui lui étaient étrangères *a priori*. Les marchés des produits frontières – l’alcool, les armes, le vivant, les ovocytes, les cadavres, ... – diffèrent de zone à zone en fonction de la capacité d’organisations contestataires à produire un discours public audible et légitimant et des États codant et surcodant à l’intégrer aux axiomes capitalistes locaux.

Aussi, dernière remarque, l’avenir capitaliste n’est pas prédéterminé, passant de l’expropriation à l’appropriation, de la dépossession à la consommation triste. Le levain capitaliste, plus que le capital lui-même est l’ensemble des organisations, dans leurs caractéristiques propres, depuis les ressources qu’elles coordonnent jusqu’aux logiques qu’elles poursuivent. La critique capitaliste doit donc faire corps avec ces organisations variées et rendre compte de la multitude des configurations et des avènements capitalistes possibles. Moins d’essentialisation des individus, moins d’abstraction autour du capital, moins de généralisation autour du code capitaliste. Plus d’attention aux organisations (entreprises et autres), plus de détails sur les types de capital et les avantages associés, et plus de contextualisation des rapports – de concurrence, d’échange, de légitimité, de dépendance – entre les organisations variées du capitalisme.

Fort des quelques remarques apportées à la lecture de *Capitalisme et schizophrénie*, et qui s’appliquent dans des proportions à déterminer aux autres critiques du capitalisme, il s’agit de proposer une autre pensée de l’économie capitaliste, une pensée et une analyse systématique des organisations capitalistes et de leurs avantages (Durand, 2006). Cet effort se décompose à trois niveaux. L’individu est à réfléchir en tant que membre d’organisations productives et consommatrices, à partir de ses attachements identitaires ou utilitaires et non seulement comme isolé et victime. L’organisation est à analyser en rapport avec toutes les autres qui se disputent les ressources et les aptitudes nécessaires à leur fonctionnement et leur survie. Au niveau général, le devenir capitaliste s’écrit à partir d’une succession d’avantages temporaires machinés par les entreprises et les autres organisations. Pour reprendre en miroir les trois leviers de l’analyse de D&G, la souffrance et le plaisir de l’individu désirant sont médiés par les organisations auxquelles il appartient ou s’attache ; le corps sans organe est une abstraction qui s’incarne dans

des configurations de finalités, de ressources et d'échange poursuivant des logiques d'action appartenant à des registres variés (en un mot des organisations) ; l'axiomatique capitaliste code et surcode sans cesse ses propres progrès et ce sont des organisations ayant partie liée avec l'État (les organisations « du milieu ») et les organisations contestataires (les organisations « pirates ») qui déterminent au cours du temps les portions du code à amender selon leurs degrés respectifs d'avantage concurrentiel et de légitimité (Durand & Vergne, 2010).

La fiction critique d'une matrice toute-puissante qui nous dépossède en nous possédant est une idéologie commode. La vision mécaniste du système de production se produisant lui-même auquel en miroir s'accouple un système de consommation déshumanisé pour pertinente qu'elle a été, est aujourd'hui limitée. Les mâchoires critiques, qu'elles soient politiques, sociologiques, ou philosophico-analytiques, ne coïncident qu'imparfaitement avec l'objet liquide qu'elles cherchent à happer : des organisations multiformes et pour nombre éphémères. C'est pourquoi leurs dents sont à la fois acérées et impuissantes. Le temps est venu de penser une autre critique des capitalismes, par et à travers les organisations et leur étude systématique.

### Références

- Baudrillard Jean (1970) *La société de consommation*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu Pierre (1979) *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Deleuze Gilles & Guattari Félix (1972) *Capitalisme et schizophrénie : l'anti-Œdipe*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Durand Rodolphe (2000) *Entreprise et évolution économique*, Paris, Éditions Belin.
- Durand Rodolphe (2006) *Organizational Evolution and Strategic Management*, Thousands Oaks, Sage Publishers.
- Durand Rodolphe & Vergne Jean-Pierre (2010) *L'organisation pirate – essai sur l'évolution du capitalisme*, Lormont, Le bord de l'eau éditions.
- Durand Rodolphe & Jourdan Julien (2012) "Jules or Jim: Alternative conformity to minority logics", *Academy of Management Journal*, forthcoming.
- Marcuse Herbert (1963) *Eros et Civilisation*, Paris, Les Éditions de Minuit ■